

Du bois devant la maison

Le bois de feu, ou bois d'affouage, nécessaire à chaque maison, puisqu'aucun autre combustible ne permettait de se chauffer, si ce n'est, de manière bien aléatoire, par la tourbe.

On sait que dans les temps anciens régnait le droit de bochéage, c'est-à-dire que tout un chacun avait le droit de se servir librement dans les forêts pour son bois de chauffage comme pour son bois d'industrie, alors que l'on travaillait la boissellerie.

Dès le milieu du XVII^e siècle cependant, vu le développement de la population qui exploita dès lors la forêt à outrance, ce droit fut de plus en plus réglementé, jusqu'à l'être tout à fait, surtout sous la pression de LL.EE., avec la mise à disposition de chacune des familles de deux ou trois plantes par années au maximum.

On utilisait très certainement dans la majeure des cas du fayard, à valeur de rendement supérieure. Le sapin, en particulier les rognures, ne devait toutefois pas être négligé. Ainsi utilisait-on les branches des résineux, on appelait cela « dépier » des branches, afin d'en faire des « daizons », qui tiennent aussi le feu tout en ne pouvant néanmoins pas compenser le fayard et qui demandent une masse de travail pour un volume au demeurant assez faible.

Bois de feu, dont l'approvisionnement demandait à nos prédécesseurs une part importante de leur temps.

Ne fallait-il pas en effet abattre, sectionner en bout d'un mètre environ, charrier le bois jusqu'au village, le mettre en tas, le scier, le couper soit le chapler, et puis enfin, l'entêcher. On dit toujours que le bois chauffe deux fois, la première quand vous le faites, et la seconde quand vous le brûler. A dire vrai, au vu de toutes les opérations nécessaires depuis la plante encore sur pied en forêts, jusqu'à ces bûches parfaitement sèches conditionnées au mieux dans quelque réduit, on pourrait dire que le bois chauffe trois ou quatre fois ! Dieu le travail. Ceux qui chauffent encore entièrement de nos jours leurs habitations avec ce combustible le savent mieux que quiconque.

Reviendra-t-on un jour au chauffage tout au bois, quand notre fameux mazout aura cessé de nous être fourni à des prix défiant toute concurrence, et qui a l'art, surtout en période de baisse, de vous décourager de persister dans votre choix de formule.

On découvrira plus bas les témoignages de deux de nos concitoyens qui se sont attachés à retrouver dans tous ses détails la fastidieuse opération de préparer son bois pour l'hiver, si ce n'est pour l'hiver d'après si l'on tient compte d'un séchage de deux ans.

Pour quant à la partie iconographique, on constate que s'il est facile de trouver des maisons avec du bois entêché contre les murs, en vue de son séchage, il est très rare de découvrir des clichés montrant des travailleurs à l'œuvre. Comme si

les opérations les plus courantes et nécessitant le plus de temps pour être menées à bien, ne méritaient pas d'être fixées pour l'éternité.

Chauffage au bois

Comment, vous n'avez pas le chauffage central? Alors, des radiateurs électriques, ou peut-être des poêles à mazout? Non!? Alors... chauffage au bois... oui, très bien, très écolo... mais... ça marche? Vous ne mourez pas de froid? Vous arrivez à travailler entre la corvée d'approvisionnement, la recharge des fourneaux, l'évacuation des cendres? Ah, bon, ça va! Mais vous retardez quelque peu; chauffage au bois, ça fait vraiment années trente!...

Oui, années trente! Le père est allé à «la mise». C'est-à-dire qu'il faut acheter, par voie d'enchères, les quelque vingt stères (cinq moules!) de foyard qui sont nécessaires au chauffage de la maison pour l'an à venir (deux pièces, plus le potager, dévoreur de combustible). Les «mises», où chacun peut acquérir du bois communal par surenchères successives, c'est un folklore aujourd'hui disparu. Les «beaux stères» (chacun a fait sa

ournée de reconnaissance) sont bien placés, faciles à évacuer, mais chers; il y a par contre, au fin fond des forêts, du bois tout aussi valable, mais qui demande un transport long et malaisé. Si vous possédez char et cheval, cela simplifie les choses (ou du moins les rend moins compliquées).

Viendra alors la première partie de l'opération «bois de feu». Tout d'abord, il faudra «attirer», c'est-à-dire amener au bord d'un (mauvais) chemin forestier les billes entassées au coeur de la forêt; travail long et harassant: les bois sont lourds, le sol inégal, parsemé d'embûches (pierres, branches, racines); travail répétitif aussi: il faudra des dizaines d'«attraisses» pour amener à port de char le bois de l'hiver prochain. Le reste ne sera qu'un jeu d'enfant: le cheval tirera sans problème le chargement qu'on lui prépare maintenant et le conduira au village.

Et voilà, comme disait le grand-père, il n'y a plus qu'à le scier, le fendre, le rentrer et l'«entécher»... Maintenant, les rondins de foyard attendent, entassés sous l'abri du «néveau». Pour la suite du «il n'y a plus qu'à...», l'été suffira à peine, l'été rempli de mille travaux variés et toujours urgents! Pour l'instant, les foins sont à la porte et demanderont la participation et l'effort de tous.

Que viennent quelques jours de mauvais temps et les «faucheurs» pourront manier la scie et débiter quelques stères de bois, mais cela n'ira jamais bien loin! Le gros du travail attendra le passage du scieur.

Vers le début d'août, on entendra ronfler la machine à Aubert; année après année, il parcourt la Vallée et, devant chaque maison, il installe sa scie à ruban; à longueur de journée, il débite les billes en rondins de la longueur voulue. La pile baisse d'un côté, le tas augmente de l'autre, jusqu'à travail terminé. Aubert passera alors gentiment à la maison suivante où l'attendent de nouveaux tas de bois qu'il traite pareillement; à la fin de l'après-midi, après avoir donné un coup de «poutze» à sa machine, il enfourchera sa moto pour regagner son domicile (sa plaisanterie favorite: «Il faut y aller, j'ai du bois à scier à la maison»)!

Couper le bois (on dit aussi chapler et, de l'autre côté du Mont-Tendre, ce serait plutôt casser), cela se fera peu à peu, selon le temps disponible entre les travaux des champs: une ou deux heures par-ci (le soir, surtout), un jour par-là (il pleut)! Quelle activité dans tout le village par les beaux soirs d'août: devant chaque maison officient les coupeurs, armés de leur hache la plus tranchante; et les plots s'abattent avec fracas sur le tronc,

partagés souvent d'un seul coup. Les plus noueux se font prier, mais il est bien rare qu'on n'en vienne pas finalement à bout! Quelle activité, mais aussi quel bruit: de tous les côtés résonnent les coups, sonores ou amortis; s'y mêlent les cris des gamins qui jouent à «la cache», les cloches des vaches dans les pâturages proches, le glouglou des fontaines. Ce n'est plus du bruit, c'est la musique d'un village qui, par un beau soir d'été, vit pleinement.

Restera à monter toutes ces bûches dans les étages, à les entécher avec art (les tas prennent trop de place)! On attendra aussi longtemps que possible pour que le soleil sèche et dore le bois, avant de le mettre définitivement à l'abri. Quand l'été tirera à sa fin, la provision de combustible sera rangée en tèches bien sages, bien alignées, protégées des averses de pluie ou de neige. Dès octobre, les bûches vont descendre, corbeille après corbeille, vers la cuisine ou les chambres où les attend leur destin; sacrifiées au feu, aux flammes qui réchauffent, qui entretiendront dans la maison chaleur et vie.

Du fond des forêts aux foyers domestiques, le cycle s'accomplit, la vie des familles en dépend; le craquement des tisons signifie pour tous le maintien de

l'activité; dans la chaleur maintenue, la vie peut continuer; l'hiver finira bien par se lasser, et reviendront les beaux jours.

Chauffage au bois, vous avez dit? Eh, oui! le bois a été le compagnon indispensable, de génération en génération; délaissé, voire méprisé, il pourrait bien, un jour, prendre une revanche «flamboyante» (malgré les corvées de cendres)... Notez qu'aujourd'hui il faut quatre mille litres de mazout pour passer l'hiver dans la maison; pour le même résultat, vingt stères de foyard suffiraient et reviendraient au même prix. Mais qui voudrait s'astreindre à scier, couper et entasser ces vingt mètres cube? (et où pourrait-on les abriter)?

On dit: «Il faut vivre avec son temps»; c'est en partie vrai. Peut-être reviendra l'époque où les beaux rondins de foyard supplanteront un mazout trop rare, trop cher. Ce serait peut-être le temps de la vérité, de cette vérité qu'on ne veut plus entendre...

Chauffage au bois, vous disiez? Et pourquoi pas, pourvu qu'on ait chaud, qu'on soit bien à l'aise entre ses quatre murs, quand souffle la bise glaciale, ou quand le grand vent d'ouest chasse une neige molle et chargée d'eau.

Paul-Henri Dépraz, la Page tournée, 1997.

Nous avions fait notre provision de bois au mois de juin. Le petit pré derrière, juste à côté du poulailler où les poules picoraient un sol désertique, était plein de stères que le scieur avait tronçonnés en bouts de vingt-cinq centimètres pour la maison, c'est-à-dire que là il avait fait trois coupes, et en bouts de trente-trois centimètres pour la laiterie, là deux coupes seulement. Nous avions bûché, charrié et entêché des jours et des jours ce tas immense. Et puis plus tard, nous l'avions rentré à la brouette. Toujours trop vite. Mais comment faire comprendre à mon père que du fayard ne se sèche pas en un mois, quand bien même il serait en plein soleil ? Deux ans qu'il faut, oui, dans un endroit bien sec et bien aéré pour avoir un bon combustible, pas moins. Pour l'école c'était Pache, avec son cheval et son char à brancards qui l'amenait. Des billes d'un mètre qu'il empilait en tas énormes et solides à cause des élèves qui ne manqueraient pas de s'y percher sitôt sortis de l'école. Combien de stères par année pour chauffer les deux classes et les appartements du haut ? Pache en tout cas faisait de nombreux voyages, et les piles s'entassaient sur la cour au point d'en occuper bientôt une bonne part.

Et puis venaient Jean-Jean et son frère Mitsi, avec leur machine à scier qui était déjà à l'époque un engin de musée. Son moteur à explosion lui permettait un déplacement autonome, bien qu'elle n'ait jamais dépassé l'allure d'un homme au pas. Curiosité qui sillonnait le village au temps de mon enfance et qui, en dépit de son apparence archaïque, sciait quand même des stères par centaines. Trois coupes au mètre pour les gens ordinaires, quatre pour les horlogers ! La belle sciure blanche que l'air du temps et les pluies bientôt rougiraient, s'écoulait bien fine sous le ruban de la machine qui hoquetait. On aurait pu croire qu'elle allait rendre l'âme, mais elle continuait toujours. Quel engin ! Dzzz... dzzz... trois coupes au mètre... et ainsi tous les soirs pendant la belle saison. Au collège une semaine était nécessaire pour venir à bout de ces énormes piles de bois. Les plots étalés vous remplissaient la moitié de la cour.

Le lendemain, à la récréation ou sitôt sortis de l'école, les garçons, exclusivement, se mettaient à jouer à goued. Un jeu que l'on pratiquait au village, ailleurs je ne sais pas. Mais que le régent hélas

— arrivait-on à une époque timorée? — nous interdirait bientôt. Trop brutal? Ainsi arrivées les heures de prohibition, à peine avait-on commencé une partie qu'il débouchait sur le perron pour nous la faire arrêter. Il nous avait vus de derrière les grandes fenêtres donnant sur la cour alors qu'il était resté en classe à préparer les tableaux noirs pour le lendemain.

Je tente de vous expliquer les règles de ce jeu qui s'effacent un peu dans ma mémoire parfois empruntée. Au milieu de la cour il y a un gros plot. Sur celui-ci un joueur — nous l'appellerons aujourd'hui le gardien pour vous aider à comprendre, bien qu'il n'ait jamais reçu un tel titre en réalité — pose le sien qui est de moindre importance, quoique de longueur égale. Les autres garçons — tous munis d'un morceau de bois qu'ils ont choisi dans l'énorme tas qu'il y a là, à deux pas, droit et sans nœud de préférence — s'alignent derrière les pavés qui séparent la cour de la ruelle. Alors chacun à son tour vise le plot du gardien en criant: attention, goued! Le lanceur, s'il a manqué son coup, reste en attente derrière son bois. Un autre s'y essaye à son tour. Le plot du gardien est tombé... sauve qui peut... dans le temps qu'il prendra pour le remettre en place sur le gros plot, chacun a la possibilité de retourner derrière la ligne avec son bois. Celui qui se fait toucher par le gardien avant d'y être parvenu prend sa place. Un mouvement de retraite ne se faisant toujours que lorsque le bois du gardien est tombé. Pas plus compliqué que ça!

Et l'on risquait quoi avec ce petit jeu, hein? De recevoir un bois dans les tibias, ou mieux encore, sur la tête? Goued. Ça nous aurait réveillé, nom de sort, ça nous aurait appris à être un peu plus dégnioulés! Jeu oublié, jeu enterré. Le mazout a remplacé le bois partout. Même dans les écoles où la main-d'œuvre était pourtant bon marché.

Arrêtez de nous bassiner avec vos vieilles histoires, me semble-t-il vous entendre dire! Mais puisque tel fut mon passé...

En attendant: attention, goued! Le bois est parti. Nous étions six ou sept dans la cour. Il y avait mes frères, Binoce, Six-Sous, et puis moi, et deux autres encore dont les silhouettes me sont imprécises. Qui ça pouvait bien être? Churchill? Mouton? Magot? L'air sentait bon le bois, la sciure et les écorces de fayard fraîches et écrasées. Il fallait tricoter pour choper un joueur quand on avait la mal-

chance d'être au milieu. Un bois lancé derrière la ligne sans que vous y soyiez vous-même parvenu, et vous étiez sauvé. Attention, goued ! La nécessité absolue de le crier avant de lancer votre plot. Autrement vous preniez la place du gardien, au milieu de la cour. L'école était là, où nous avons vécu cinq ou six ans de notre vie scolaire. Comme l'enfance est douce au souvenir. C'est que nous avions tous une famille que nous pouvions retrouver le soir, et une maison. Pour moi ça n'allait certes pas toujours comme sur des roulettes en ce milieu familial où gogeaient également trois autres frères. Ça grinçait même souvent. Mais enfin, cet environnement familial que j'aurais bien envoyé au diable parfois, m'encadrait quand même. J'avais ma mère et mon père. Et je connaissais en permanence cet indispensable sentiment qui est celui de la sécurité.

«Salaud, salaud !» — ainsi s'exprimait couramment l'un d'entre nous — moi, à rêvasser près de mon plot, j'ai reçu le bois d'un autre dans une jambe, et je peux vous le dire, il n'est pas tendre, bien qu'il n'ait fait que rebondir avant de me toucher. Faudra-t-il donc que demain je me mette à jouer à la bague d'or avec les filles ? Je dis ça pour rire. Je ne l'ai jamais fait. Les filles de mon village, moi, je ne leur courais pas après. Si je rêvais de l'une d'entre elles parfois, leur univers ne m'intéressait pas.

Après le sciage, c'était Rilou, un frère de Mitsi et de Jean-Jean qui venait couper le bois. En petits morceaux. Tchac, tchac, tchac, le bois de la commune se fendait bien. Tchac, tchac, tchac, le manche montait puis descendait avec une régularité et une facilité déconcertantes. Nous vîmes aussi pour couper le bois le père au Guy, Juriens, et puis le régent qui se préparait déjà à partir pour la Côte d'Azur. La vespa n'attendait plus que l'heure. La tente était dressée dans le jardin du collège. Evasion pour lui, mais pour nous, hein, qu'est-ce qu'on verrait du monde, nous, derrière nos fourches, treize en lignes sur les champs du village ?

Et tout ça nous rapprochait sacrément des grandes vacances. Avec le chaud qui nous était tombé dessus, avec cette ambiance particulière du début de l'été, elles se faisaient déjà sentir.

Le bois bûché était étalé au soleil dans la cour, puis retourné le lendemain. A peine ressuyé — les théories de mon père aussi appli-

quées par d'autres au bois de l'école — nous le montions au galetas, entassé sur nos bras tendus. Allées et venues par les escaliers de bois qui résonnaient sous nos pas pesants, et plus ça craquait, plus le pas s'alourdissait. Certains chargeaient, d'autres faisaient la navette. Des marioles restaient au galetas après quelques voyages, dans l'ombre, parmi des vieilleries de l'école, à faire les caïds pendant que les autres se farcissaient dix voyages au moins. Qu'aurait pensé le régent si nous étions tous restés là-haut ? Boumate, dans les escaliers enrageait sous les piqûres de guêpe de Binoce ou de Mouton. Plus anciennement c'était Coquoz qui s'acharnait maladivement sur Magot. Il y a toujours des souffre-douleur dans une classe, et toujours par conséquent des tortionnaires. Le monde en raccourci où les forts abusent des faibles.

Avec le nombre d'élèves, le tas diminuait. Et même sans courage nous finissions par arriver à la fin de ce qui s'étalait. Nous nous étions arrêtés quelques minutes sur le pas de porte du premier étage pour boire la limonade que Pompon — c'est notre régent que nous appelions ainsi ¹ — nous avait préparée. Le montage au galetas de cette montagne de bois, et qui nous prenait de nombreux après-midi, nous était rétribué par la commune. C'était un peu d'argent qui alimenterait la caisse de classe et qui nous aiderait à payer la course d'école, le reste à la charge des parents.

Puis venait l'heure de la sortie. Nous rentrions en classe, nous bourrions notre serviette ou notre sac, et adieu Berthe, nous étions déjà dans la cour. C'était la liberté pour le restant de la journée. Certains partaient en courant vers le bas du Crêt-du-Puits, ceux des Crettêts. Les autres prenaient la route principale. On les voyait disparaître à l'angle de l'église pour gagner le haut du village. Pour moi c'était encore plus simple. La maison se trouvait juste à côté, qui domine la cour de sa grande façade de bise, très haute, avec juste une petite fenêtre dans le haut, là où sont les poutres de la grange, la pénombre et les toiles d'araignées.

* * *



Abattre et couper en billes d'un mètre et brûler les branches !





Des stères en veux-tu en voilà mis en place par les professionnels.





On sort le bois de la forêt avec des engins quelque peu de fortune...





Ou les gros engins actuels sous l'œil attentif du troupeau.



On décharge près des maisons.



Le Bugnon possédé par le boulanger du village. Il en faut, des stères, pour cuire le pain.



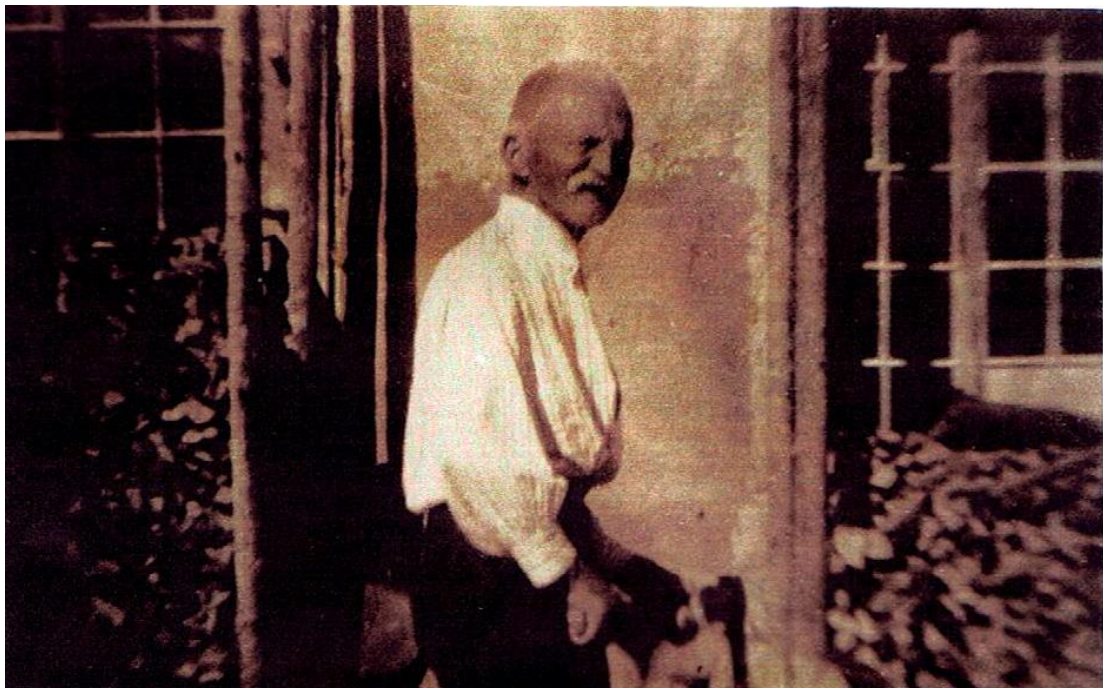
La scie à Marcel Meylan.



Matteo Valceschini, scieur



Scier, travail dangereux s'il en est.



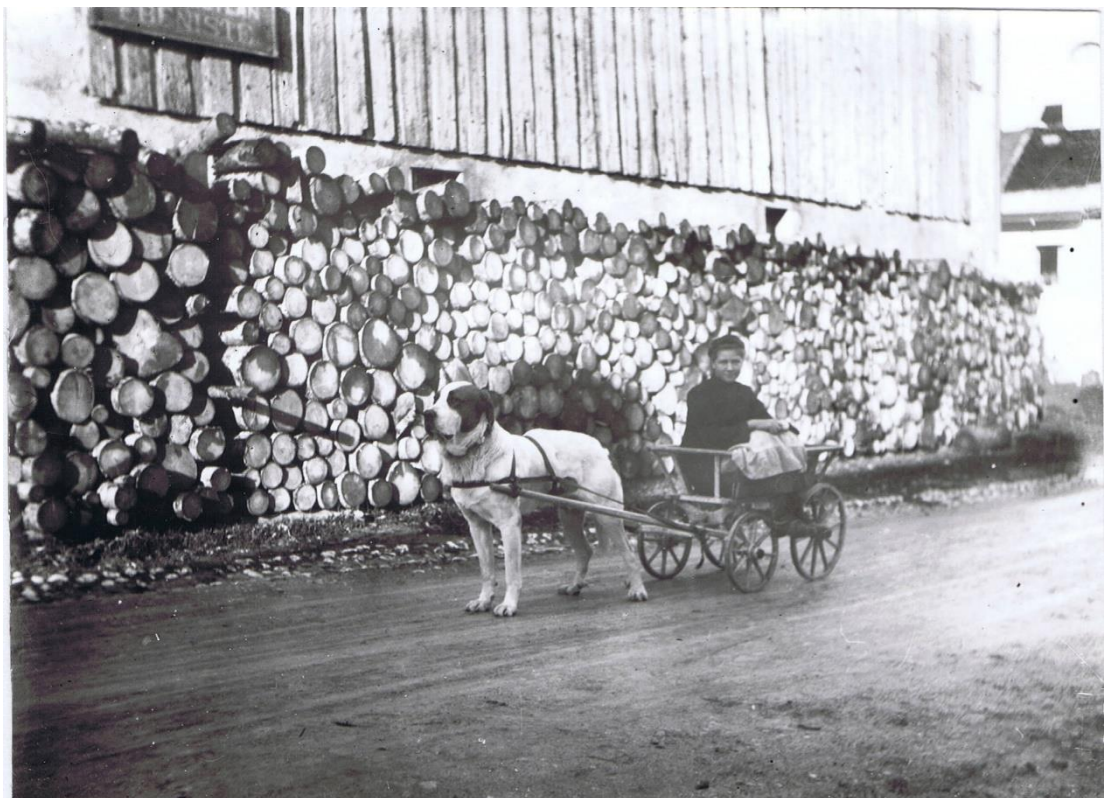
Léon Aubert du Solliat, oncle de Daniel Aubert géologue, passait une partie de son temps à approvisionner la maison en bois de chauffage.



Un citoyen des Charbonnières à la hache. Inversez l'image et vous aurez la réalité.



Au Brassus, père et fils, ou grand-père et petit-fils s'activent sur des plots qui ne manquent pas de nerfs !



Une manière très originale de décorer sa façade.



Quelle meilleure manière de décorer sa maison qu'avec une têche de bois ?





Et quel meilleur endroit pourrait-on trouver pour « réduire » son bois qu'un vieux néveau ! Au Séchey.



Y'a du bois devant la maison !

ON N'ABANDONNE PAS LE BOIS

La Revue du dimanche. - 69^e année, n° 93 (4 avril 1937)

Les touristes et les villégiateurs qui, en toute saison, passent dans nos bons villages de la vallée de Joux, remarquent les tas de bois de feu qui encombrant les places devant les maisons ou les «têches» édifiées contre les façades. C'est que l'hiver est long et rude souvent ; c'est que même pendant les mois d'été, les habitants sont obligés de «faire du feu» pour donner aux appartements la chaleur que la saison leur refuse parfois. Et pour se chauffer convenablement, il en faut et il en faut du bois ; aussi l'été et l'automne sont utilisés à préparer le bois de chauffage qu'on brûlera l'hiver suivant. Sans doute, de nombreux bâtiments modernes emploient le charbon ou le mazout, mais dans la grosse majorité des ménages, c'est encore le bois, matériau indigène, qui a la vogue.

Les propriétaires de forêts font abattre leur bois par des professionnels ; des voituriers le charrient à domicile ; la scie mécanique le réduit en menus rondins et des manœuvres le «chaplent», à moins qu'il ne se livrent eux-mêmes à cette besogne qui est une excellente gymnastique.

De nombreux ménages modestes achètent pour peu de chose des débris de coupe ou ramassent des bois tombés sans valeur, des «séchons» et forment des tas ou «mazières». On emploie à cela le samedi après-midi, voire le dimanche. On s'en va à la forêt en famille et père, mère, enfants s'attellent avec courage, chacun selon ses forces, à la tâche qui s'offre. Si le tas n'est pas trop éloigné et le chemin convenable, l'intéressé le descendra lui-même jusqu'à son domicile avec un «charet» à deux roues, besogne souvent malaisée à cause de la pente et de l'interdiction d'employer des «traînes» dans le but de freiner, défense qui s'explique mal, car les chars des voituriers lourdement chargés, et «serrés» à la mécanique endommagent beaucoup plus le chemin que 2-3 tiges traînant à l'arrière d'un charet.

C'est par la neige, de préférence, que le bois des mazières est amené à domicile. On le «lugeate», savoir on le descend, après l'avoir chargé sur une grande luge à bras. Sur les chemins rapides et bien battus, la manœuvre est parfois dangereuse. Le lugeateur s'assied à l'avant du véhicule et gratte les pieds plus ou moins énergiquement suivant les besoins pour enrayer. Bien rares

sont cependant les accidents, car nos gens sont entraînés à ce métier et «surveillent» aux virages.

Aussi, malgré le nombre important des chauffages centraux et des chauffages privés au charbon, le combustible bois ne risque pas d'être abandonné dans notre haute combe. Par contre, le chauffage à la tourbe, auquel la guerre avait donné une forte impulsion, a de plus en plus du plomb dans l'aile. Ses inconvénients sont nombreux ; l'exploitation et la manutention de la tourbe exigent beaucoup de temps et de peine et sont plus dépendantes encore des conditions atmosphériques que celles du bois. Et puis, la puissance calorifique de la tourbe est faible.

Fait intéressant et prometteur pour l'avenir, on signale déjà l'existence de plusieurs potagers à gaz de bois qui donnent pleine satisfaction. Dans ces conditions, on peut être certain que leur nombre ira vite en augmentant. Contrairement à une opinion courante, il n'est pas nécessaire de réduire le bois à utiliser en menus morceaux ; les fragments de grosses dimensions sont préférables.

Depuis peu d'années, le bois trouve un emploi bienvenu dans la construction des chalets d'habitation. Ainsi qu'on l'a dit ailleurs, nombre de familles en viennent à se bâtir des demeures pour elles seules et ordinairement elles jettent leur dévolu sur le bois. Et ces petites et rustiques habitations, passées au brun clair, munies d'une galerie ajourée, abritées par un large avant-toit et ceinturées d'un jardinet avec quelques arbres ou buissons, vous ont un air plaisant et amène qui semble dire au passant : Pourquoi ne t'en construiraistu pas une pareille, l'ami Etienne s'en chargera. De leur côté, nos «montagnistes» amateurs de cabanes, s'adressent également au bois.

Le bois a été la richesse de nos communes montagnardes. Grâce au rendement des forêts, grandes ont été les possibilités de leurs budgets et par conséquent les réalisations favorables à la vie des habitants qu'il leur a été donné d'accomplir. Actuellement, et pour des raisons trop connues, la vente des bois laisse un bénéfice bien faible ; mais des signes existent que leur utilisation va prendre un nouvel essor. Puissent les divers espoirs qui reposent sur cette opinion se réaliser !

S. A.

